

## CHAPITRE XXII.

### La joyeuse entrée à Montrévy.

Lambert Laudanum, le bourgmestre de Montrévy en Hesbaye, qui était bête comme ses pieds, mais qui avait hérité beaucoup de ducats de son père ; qui était boiteux comme Vulcain, mais qui avait épousé une des filles les plus riches du village, parce que l'or fait passer sur bien de défauts ; qui s'appelait en réalité Lambert Laudan, mais qui avait bâtpisé son nom depuis qu'il occupait les fonctions de mayer ; Lambert Laudanum donc était douillettement assis dans son grand fauteuil, à côté de fenêtre à petits carreaux en châssés dans du plomb ; il était sur le point de s'endormir, quand Liévin Mélas, le secrétaire de la commune, entra en coup de vent et cria au bourgmestre :

— Il vient !

Laudanum, arraché tout d'un coup à sa douce quiétude, tira une mine effarée, et ouvrit de grands yeux ébahis :

— Qui vient ?

Le secrétaire était tombé sur une chaise et haletait.

— L'empereur ! put-il dire enfin.

— Quel empereur ?

— Charles-Quint.

Le bourgmestre se leva de son fauteuil, aussi vivement qu'il ne l'avait fait depuis longtemps, et, clopant vers Liévin, il lui cria :

— Deviens tu fou ?

— Je vous dis qu'il vient.

— Qu'en sais tu ?

— Je l'ai vu !

— Vu qui ? Vu quoi ?

Lambert Laudanum avait pris son secrétaire par l'épaule et le secouait furieusement, en lui criant, plein de rage :



LA JOYEUSE ENTRÉE A MONTRÉVY.

— Vas tu enfin me dire de quoi il s'agit.

— Vous ne me laissez pas le temps, bourgmestre !

— Parle !

— François le meunier...

— Je veux savoir comment tu as vu l'empereur !

— Laissez moi donc parler, au nom du ciel. François le meunier, qui a été soldat, et qui connaît l'empereur comme je vous connais, m'a appelé, comme je passais par Glabais...

— Cela ne me touche pas !

— Nous sommes entrés dans une auberge, continua le secrétaire, comme s'il n'avait pas entendu l'interruption, et François le meunier m'a dit : Vois-tu ce chevalier, qui est assis à cette table avec trois, quatre gentilshommes. — Oui, dis-je. — Eh bien, dit François le meunier, c'est Charles-Quint. — Tu radotes, dis-je. — Je viens de lui parler à l'instant, dit François le meunier ;

LES FACÉTIES DE CHARLES-QUINT



il me connaissait encore du temps où j'étais soldat. — Tu veux m'en faire accroire, dis-je. — Viens avec moi, dit François le meunier. Et j'accompagnai François le meunier et il dit à l'empereur : Majesté, voici le secrétaire de la commune Montrévy. — Ah ! dit l'empereur. Cela tombe bien. D'ici je vais à Montrévy, et il me dit bien gentiment signe de la tête. — A bientôt dit-il. — J'ai fait seller mon cheval et je suis venu ici bride abattue. Vous savez tout maintenant.

— C'est grave, dit Laudanum qui avait retrouvé son calme. C'est très grave.

— C'est un honneur pour notre commune.

Le front de Laudanum se rida ; après quelques instants d'une laborieuse méditation, il dit, appuyant sur chaque mot :

— Liévin Mélas, secrétaire de Montrévy, sais-tu comment un empereur doit être reçu ?

— Oui, bourgmestre, je le sais.

— Dis le donc, âne baté.

— Tous les habitants, habillés comme pour une fête, s'assemblent à l'entrée du village, le bourgmestre en tête, et les petites filles jonchent la rue de fleurs, et l'on tire le canon. Le bourgmestre souhaite la bienvenue et... et alors... la réception est finie.

— Les villageois seront assemblés, bon ; je serai à leur tête, bon ; les enfants joncheront la rue de fleurs, encore bon ; mais nous n'avons pas de canon et comment est-il possible de tirer le canon quand on n'a pas de canon, dis moi cela Liévin Mélas, secrétaire de Montrévy ?

— Cela est impossible, bourgmestre, mais au lieu des coups de canon les paysans pourraient crier : « Vive l'empereur ! » aussi fort que l'éclat de la cannonade.

— Ils devront crier aussi fort que cela, bon. Mais je ne connais pas d'allocution de bienvenue, et comment peut-on prononcer une allocution que l'on ne connaît pas, dis moi cela, Liévin Mélas, secrétaire de Montrévy.

— Cela est impossible, bourgmestre, mais j'ai entendu dire que l'on chante parfois à la réception d'un prince et comme vous avez une bonne voix, vous pourriez remplacer le discours par une chanson.

— Liévin Mélas, secrétaire de Montrévy, il y a plus de génie dans ton petit doigt que dans toutes les têtes de Montrévy, ma tête seule exceptée. Rassemble donc tous nos villageois et donne leur les indications nécessaires. Je

m'habille entretemps et viens à l'instant. Nous ferons à l'empereur une réception telle qu'il n'en vit jamais de pareille à Bruxelles !

Un quart d'heure plus tard tout ce qui était valide à Montrévy, se pressait à l'entrée du village et tous écoutaient pleins d'attention Liévin Mélas, qui leur donnait les indications suivantes :

— Dès que l'empereur s'approche, les fillettes doivent aller au devant de lui avec leurs paniers et semer des fleurs devant lui. Personne ne peut souffler mot. Dès que je porterai la main à mon oreille, vous vous mettez à crier : Vive l'empereur ! aussi haut que possible et quand le bourgmestre vous fera signe, vous vous taisez. Est ce compris ?

Les paysans firent oui de la tête et Liévin alla à la rencontre du bourgmestre qui s'avancait, richement vêtu et la tête redressée.

— Rout est réglé, dit le secrétaire.

Bientôt l'on vit s'élever au loin un nuage de poussière et quelques minutes après, l'empereur et sa suite se trouvaient à l'entrée du village.

Le prince et les courtisans sautèrent de cheval et les fillettes jonchèrent de fleurs le chemin de l'empereur.

Le bourgmestre s'avança, s'inclina plusieurs fois jusqu'à terre, se plaça ensuite devant l'empereur et, redressant la tête, il chanta d'une voix éclatante :

*Les paysans ne se tiennent plus de joie*

*Lorsque la moisson est rentrée.*

*Leurs femmes dansent au son du haut bois,*

*L'on boit et l'on fait bonne chère.*

*Le drapeau....*

Le hasard voulut ce malencontreux hasard qui vient toujours jouer des tours aux gens dans les circonstances les plus solennelles, qu'une mouche alla se poser sur l'oreille de Liévin Mélas et qui celui-ci voulut chasser la bestiole de la main.

Les villageois, qui avaient tous l'œil rivé sur le secrétaire, attendant un signal, et, à peine l'homme avait-il touché son oreille, que tous s'écrièrent, aussi fort que le permettaient leurs poumons :

— Vive l'empereur !... Vive l'empereur !...

Le bourgmestre ne put continuer et jetait des regards furibond aux villageois. Le visage de Liévin Mélas s'empourpra et il s'écria :

— Anes !... Imbéciles... Taisez-vous !.. Silence !.. Taisez-vous !

Il fallut quelques instants pour ramener les bons villageois au silence.



Charles-Quint riait de bon cœur et quand le silence fut rétabli, il dit au bourgmestre.

— Continuez, je vous en prie, monsieur le bourgmestre.  
Ces bonnes paroles remirent Laudanum sur pied et il reprit à une voix assuré :

*Les paysans ne se tiennent plus de joie  
Lorsque la moisson est rentrée  
Leurs femmes dansent au son des hautbois  
L'on boit et l'on fait bonne chère ?  
Le drapeau flotte en signe de liesse.  
Les marmots criaillent ; quelle allégresse !*

*On mène grand tapage,  
On fait tinter les verres,  
On siffle comme des merles,  
Les verres tintent, les couteaux cliquent,  
Les assiettes, les plats tintent et grincent  
On bat le tambour, le tambour de joie  
Dirre dom dirre, dirre dom dom,  
Et on fait ripaille la nuit durant.*

— Voilà qui est beau, Monsieur le bourgmestre, et je...  
— Ce n'est pas encore fini, monsieur l'empereur, interrompit Laudanum.  
Il s'en faut de beaucoup.  
Et, plein de joie du succès obtenu, il reprit :  
— Deuxième couplet.

*Les jeunes filles, gent fière et sotté,  
On les trouve dedans les villes ;  
Elles s'apprêtent, font les coquettes  
Cherchent sans cesse de nouvelles toilettes,  
Si belles qu'elles les rendent ridicules.  
Leur toilette prend des heures entières,*

*Elles se torturent,  
A n'en pas finir  
Pour ne pas grossir,  
Les cheveux poudrés et apprêtés,  
Frisés à la dernière mode,*

*Avec pompons, mouches et chiffons,  
Frisures, parures, colifichets,  
Ainsi elles s'en vont par la ville !*

— En effet, c'est ainsi que cela va en ville, dit l'empereur. L'auteur de la chanson est bien au courant. Je vous suis bien reconnaissant, Monsieur le bourgmestre, que vous avez...

— Je ne puis lui en faire entendre assez, se dit Laudanum, qui sait s'il ne pense pas à me faire chevalier de la Toison d'or.

— Et, d'une voix de stentor il interrompit de nouveau l'empereur, en criant :

— Troisième couplet !

*Le musicien; quoique chantant si bien.  
Veut difenser sous ses sousvaillants,  
Le voilà, le verre en main,  
Pour baigner son gosier de vin,  
Il y va de : ut, ré, mi, fa, sol,  
Aux sons de la viole,  
Allegro, piano, il boit du lantano,  
A la fin çà leur monte à la tête,  
Et voilà bien une autre fête,  
Et tout le concert, s'en va à veau l'eau  
L'un va amante, l'autre allegro  
Et les violons grincent, les bassons aussi  
Voilà tout le concert au diable !*

L'empereur prenait-il, goût à la chanson du bourgmestre ! Sa Majesté prenait-elle plaisir à voir les villageois qui la considéraient avec des yeux ébaubis et se tenaient cois comme des souris depuis l'algarade du secrétaire ? Charles-Quint s'amusait-il à faire entendre par ses courtisans toute la chanson du bourgmestre, parce qu'il avait remarqué que les gentilshommes le regardaient d'un air interrogateur, pour qu'il y mette fin ?

Nul ne le sut jamais, mais quand ce couplet fut fini, l'empereur applaudit et cria :

— Bravo, bourgmestre... Bis !... bis !...

Lambert Laudanum regarda l'empereur sans comprendre, qui répéta :

— Bis ! bourgmestre ! bis !...



Parlant entre les dents, la bouche toute de travers du côté de Liévin Mélas, le bourgmestre murmura :

— Qu'est-ce ? que signifie cela ?

Et de la même façon, parlant entre les dents, la bouche toute de travers du côté de Laudanum, le secrétaire murmura :

— Bis veut dire encore une fois. Chantez donc !

Immédiatement le bourgmestre se remit à chanter, encore plus haut qu'avant :

*Les soldats de l'empereur,  
Au paysan font peur !  
Ils lui font si grands dommages  
Lorsqu'ils se mettent au pillage,  
Mais quand le tambour bat l'alarme,  
Et que la bataille fait rage,  
Que les gros mortiers  
Lancent feu et flammes,  
Plus d'un y laisse la vie  
Les balles et le plomb y volent,  
Pif, paf, pouf, les têtes cassées,  
Bras et jambes rompus  
Cadavres piétinés,  
C'est ce qui reste de la belle armée !*

— Bravo, dit l'empereur, encore bien... La chanson est elle longue, bourgmestre ?

— Il y a encore vingt-sept couplets, monsieur l'empereur.

— Non, je perdrais trop de temps. Je vous remercie pour votre belle réception, avec fleurs et chants de fête et je ne l'oublierai jamais. Puis-je savoir qui est l'organisateur de cette joyeuse entrée.

— Assurément, Majesté, dit Liévin Mélas, que s'avança. C'est moi qui en fait cela :

— C'est mon secrétaire, dit Laudanum.

— Bien organisé, poursuivit le prince. Voici, monsieur le secrétaire, une bourse pour vous, comme témoignage de ma reconnaissance.

Liévin Mélas prit la bourse et eut une inspiration de génie.

C'est ce qui fait les grands hommes.

— Bis, Majesté ! cria-t-il, Bis !...

L'empereur rit de bon cœur. Il se tourna vers un des gentilshommes de sa suite et dit :

— de Lalaing, donnez-lui votre bourse.

L'interpellé mit l'objet demandé dans la main ouverte de Liévin.

Et se tournant vers ce dernier, l'empereur dit en souriant :

— Je suis très satisfait, monsieur le secrétaire, de n'avoir bissé qu'une seule strophe. A la fin cette audition me coûterait trop !...





# Les Facéties de Charles-Quint

